

L'autre visage de l'américanité québécoise. Les frères O'Leary et l'Union des Latins d'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale

A Different Take on Quebec's *Américanité* : The O'Leary Brothers and the *Union des Latins d'Amérique* during the Second World War

Maurice Demers

Volume 13, numéro 1, 2010

Culture et relations internationales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demers, M. (2010). L'autre visage de l'américanité québécoise. Les frères O'Leary et l'Union des Latins d'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale. *Globe*, 13(1), 125–146. <https://doi.org/10.7202/044642ar>

Résumé de l'article

Cette étude analyse le rôle de l'Union des Latins d'Amérique (ULA) durant la Deuxième Guerre mondiale en traitant de la portée et du sens contextuel du discours de la latinité développé lors de ses rencontres. L'américanité québécoise latinisée véhiculée par les représentants de l'Union des Latins avait ceci d'original qu'elle réconciliait la continentalité constitutive de la nation et son héritage français par l'évocation d'une culture latine partagée par les centaines de millions d'hispanophones et de lusophones des Amériques. Les perspectives de l'ULA favorisaient par ailleurs un décloisonnement des relations internationales du Québec. Alors que le conflit mondial isolait le Canada français de l'Europe, limitant ses relations étrangères au continent anglo-protestant le ceinturant, plusieurs Québécois joignirent l'ULA pour se divertir, étudier la culture latino-américaine et se réinventer une géopolitique plus favorable à la survie de la nation canadienne-française. Au-delà des mondanités, les rencontres de l'Union des Latins acquirent une signification particulière au fil de la guerre puisqu'elles constituaient un espace où l'avenir du Canada français pouvait être discuté sans trop risquer la censure. L'association rassembla des nationalistes de l'Université de Montréal, des membres influents de la petite bourgeoisie montréalaise et une partie importante de la classe politique canadienne-française pour promouvoir un rapprochement culturel et politique entre Latins du Nord et du Sud. Des nationalistes radicaux comme les frères O'Leary y rencontraient d'ardents fédéralistes comme T. D. Bouchard pour discuter de transnationalisme latin avec les diplomates latino-américains en poste à Montréal, ce qui finit quand même par provoquer un certain malaise à Ottawa.

notre histoire sont plus techniciennes que culturelles² ». Ainsi, l'américanité s'inscrirait en porte à faux par rapport à « toute intention de l'histoire de la nation française d'Amérique³ ». Pourtant, en observant les diverses avenues interprétatives offertes par l'échafaudage identitaire canadien-français – au carrefour de grandes références impériales en apparence antinomiques –, on constate que d'autres lectures de l'américanité sont possibles. D'ailleurs, tout au long de la Deuxième Guerre mondiale, une association socioculturelle montréalaise vouée à la promotion des relations diplomatiques avec l'Amérique latine a proposé à ses membres et sympathisants une lecture originale de l'américanité québécoise : en tant que société francophone et catholique, le Canada français n'est pas isolé en Amérique puisqu'il partage une filiation latine avec des dizaines de nations. Pourquoi ne pas la mettre à profit ?

Le débat historiographique entourant l'américanité du Québec a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années. En un peu plus d'une décennie, cette américanité a été déconstruite et remodelée par les protagonistes de la polémique⁴. Il est indéniable que la tendance lourde amorcée dans l'entre-deux-guerres, celle d'une américanisation progressive de l'économie québécoise, d'abord, et de sa culture populaire et matérielle, ensuite, est devenue une référence omniprésente qui s'est enracinée dans le paysage québécois au sortir du dernier conflit mondial. De fait, l'américanité québécoise s'est transformée en une donne identitaire que les élites du Canada français ne pouvaient guère ignorer ; sa reconnaissance, toutefois, constituait – et constitue toujours – un terrain miné. Pourtant, est-ce que cette orientation continentale devait inévitablement s'ériger contre la culture française héritée d'outre-mer ? La nation canadienne-française devait-elle nécessairement tourner le dos aux autres cultures du continent pour sauver son âme ?

Nous verrons dans cet article comment une autre représentation de l'américanité québécoise a été exprimée par les porte-parole de l'Union des Latins d'Amérique durant la Seconde Guerre mondiale, reflétant la continentalité constitutive de la nation canadienne-française tout en la rattachant à l'héritage culturel de la mère patrie. Les dirigeants de cette association affirmaient que le Québec pouvait prendre la pleine mesure de son américanité sans perdre son âme latine en effectuant un rapprochement

✦ ✦ ✦

2. Joseph Yvon THÉRIAULT, « Mais qu'a bien pu vouloir nous dire Robert Lepage ? », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 114, printemps 2009, p. 12-13.

3. *Ibid.*, p. 13.

4. Pour une critique érudite du concept d'américanité, voir Joseph Yvon THÉRIAULT, *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec-Amérique, 2002.

culturel et politique astucieux avec les républiques du sud du Rio Grande. En effet, en étudiant les tenants et aboutissants des discours identitaires formulés lors des rencontres mondaines de l'ULA, on rencontre une lecture originale des grands axes culturels étrangers balisant la nation canadienne-française. À Montréal, où se rencontraient les membres de l'association, Dostaler et Walter O'Leary étaient les principaux promoteurs de cette américanité *latinisée*. Pour les frères O'Leary, l'identité transnationale, loin de nier la nation, pouvait plutôt aider à reconsidérer la problématique du positionnement précaire du Canada français par rapport aux puissances dominantes. En célébrant l'apport des petites nations à la complémentarité continentale, les membres de l'Union plaidaient pour l'affirmation des Latins du Nord sur la scène internationale. Par conséquent, leur mobilisation pour un rapprochement continental allait à l'encontre d'une américanisation de la Belle Province. Même si, tout compte fait, ce discours identitaire n'a pas eu les effets escomptés – les rapprochements avec l'Amérique latine sont demeurés somme toute superficiels –, son analyse met quand même au jour des tensions annonciatrices de débats à venir. Les tergiversations entourant le soutien gouvernemental qu'il convenait d'apporter aux activités de l'Union des Latins d'Amérique, par exemple, sont symptomatiques d'antagonismes sous-jacents qui referont surface lorsqu'il sera par la suite question de l'établissement de relations internationales pour le Québec.

AMÉRICANITÉ ET AMÉRICANISATION

S'il ne fait aucun doute qu'au Québec l'influence états-unienne s'est manifestée avec force au moment de la Seconde Guerre mondiale, les adeptes de l'américanité canadienne-française, qui défendaient ouvertement l'appartenance au continent nord-américain comme facteur essentiel de l'identité nationale, ne désiraient pas tous pour autant que leur société devienne « une étoile francophone attachée au drapeau américain⁵ ». Mais comme le mentionne Yvan Lamonde dans *Ni avec eux ni sans eux*, américanisation et américanité ne sont pas des concepts synonymes⁶. Si le premier renvoie à une acculturation progressive aux mœurs de la société états-unienne, le second dénote plutôt la reconnaissance et l'acceptation de la dimension continentale de l'identité canadienne-française, englobant à la fois

✦ ✦ ✦

5. Guy ROCHER, *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise, 1973, p. 23.

6. Voir Yvan LAMONDE, *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996 ; « Américanité et américanisation. Essai de mise au point », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 2004, p. 21-29.

son adaptation singulière au territoire et les influences exogènes venant du reste des Amériques. Il semble toutefois, du moins selon le débat historiographique, que cette référence continentale s'est essentiellement bornée à l'Amérique anglo-protestante et que, par conséquent, le reste du continent au sud du Rio Grande a très peu stimulé l'esprit des penseurs de la québécoïté⁷. Mon étude démontre que, si la géopolitique imposée par la guerre limitait effectivement les échanges socioéconomiques directs à l'Amérique anglophone, l'esprit des élites canadiennes-françaises a voyagé, quant à lui, au-delà de ces bornes pour repenser les relations extérieures du Québec avec l'Amérique latine. La latinité fut d'ailleurs un des vecteurs qui généra le plus d'enthousiasme à l'époque, plaçant le Québec à l'avant-garde des relations panaméricaines au Canada⁸.

Certes, bien avant que le tourisme de masse ne fasse rêver la population septentrionale, l'exotisme des rythmes latino-américains avait envoûté les danseurs du continent et les airs des sérénades du Sud étaient repris par les artistes populaires du Nord. La carrière musicale d'Alys Robi s'inscrit d'ailleurs directement dans cette mouvance, la chanteuse ayant contribué à aligner les goûts artistiques du public montréalais sur ceux de la grande métropole américaine, New York. Mais la mise en scène de la culture latino-américaine à Montréal allait bien au-delà des clichés d'un exotisme séducteur profitable à l'industrie du disque. Elle pouvait également soutenir l'idéologie d'une mission civilisatrice et catholique du Canada français en Amérique⁹. Cette mise en scène de la culture latino-américaine ne servait pourtant pas uniquement les visées paternalistes des interactions Nord-Sud.



7. Nonobstant l'étude *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, de Daniel GAY (Montréal, Nouvelle Optique, 1983), où l'auteur analyse l'image véhiculée dans la presse québécoise francophone de l'Amérique latine pour la période allant de 1959 à 1973, et l'esquisse brossée par Yvan LAMONDE dans « L'imaginaire américain et latino-américain du Québec » (René DEROUIN et Gilles LAPOINTE [dir.], *Les jardins du précambrien*, Montréal, L'Hexagone, 2007, p. 65-69), peu d'intellectuels se sont appliqués à examiner cette problématique. Gérard BOUCHARD, dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée* (Montréal, Boréal, 2000), a bel et bien rapproché le Québec et l'Amérique latine en utilisant le paradigme des « collectivités neuves » pour comparer les fondements structurels et l'émergence des consciences nationales pour chacune des sociétés mentionnées. Toutefois, son ouvrage n'avait pas pour but de rendre compte de façon systématique de la place occupée par l'Amérique latine dans l'imaginaire collectif québécois.

8. L'édition québécoise a d'ailleurs tiré profit de cet intérêt transnational. Voir Jacques MICHON (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle. Vol. 2, Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004. Pour la promotion du panaméricanisme, voir Iris S. PODEA, « Pan American Sentiment in French Canada », *International journal*, vol. 3, n^o 4, 1948.

9. Victor Armony mentionne d'ailleurs que « Des années 1920 jusqu'aux années 1950, l'intérêt pour l'Amérique latine s'est reflété dans une abondante littérature qui célébrait "les affinités de race, de religion et de culture" entre les héritiers de la tradition spirituelle latine en Amérique. » Victor ARMONY, « Des Latins du Nord? L'identité culturelle québécoise dans le contexte panaméricain », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n^o 1, 2002, p. 30.

Lors des rencontres de l'Union des Latins d'Amérique, les membres pouvaient participer à l'élaboration d'un discours singulier sur le continent en ce qu'il liait intimement le Canada français aux habitants des Amériques vivant au sud du bloc anglo-protestant, sans pour autant exprimer une sympathie « axée sur le postulat de la supériorité [...] de la culture canadienne-française¹⁰ ». De fait, ce postulat fut inversé durant la guerre alors que les porte-parole de l'Union alléguaient que le Québec devait nouer des liens avec les républiques latino-américaines en raison de leur vigueur culturelle. Le message gagna rapidement en popularité durant la guerre et plus d'un millier de Québécois firent comme la chanteuse Alys Robi et grossirent les rangs de cette association¹¹. Ainsi, en pleine crise mondiale, des gens issus d'un peuple minoritaire de l'Amérique du Nord industrialisée s'identifiaient aux nations d'une région en voie de développement. Mais ils le firent en utilisant une construction identitaire européenne : la latinité¹².

LA LATINITÉ S'AMÉRICANISE. LES FRÈRES O'LEARY ET L'UNIÓN CULTURAL MÉXICO-CANADÁ FRANCÉS

Lors des Journées d'Amérique latine organisées par l'Union en 1943, le jésuite François Hertel, un ancien collègue des frères O'Leary au sein du regroupement nationaliste des Jeunesses Patriotes, déclara : « Français par l'histoire, nous sommes Américains par la géographie, ne négligeons pas un des facteurs essentiels de notre tempérament national¹³ ». Cette prise de conscience continentale était imposée par les impératifs de la guerre et concernait tant le Canada français que le pays tout entier, qui devait, à la suite de la Déclaration d'Ogdensburg, redéfinir son rôle sur l'échiquier politique international et ses relations avec son voisin états-unien. Au Québec, cette nécessité était d'autant plus pressante que les liens avec la France et le monde francophone étaient devenus laborieux, voire impraticables ; le discours de la latinité élaboré dans l'entre-deux-guerres fut alors

✦ ✦ ✦

10. Daniel GAY, *op. cit.*, p. 30.

11. ACRLG (Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx), P40/C4, 11, *Bulletin de l'ULA (Union des Latins d'Amérique)*, vol. 4, n° 17, 31 décembre 1947.

12. Le concept même d'Amérique latine n'a pas non plus été élaboré dans notre hémisphère. En effet, c'est en France qu'il fut d'abord conçu par deux intellectuels latino-américains avant d'être popularisé par l'administration de Napoléon III. Voir Esther AAILLÓN SORIA, « La política cultural de Francia en la génesis y difusión del concepto de l'Amérique latine, 1860-1930 », Aimer GRANADOS et Carlos MARI-CHAL (dir.), *Construcción de las identidades latinoamericanas. Ensayos de historia intelectual, siglos XIX y XX*, Mexico, El Colegio de México, 2004, p. 71-105.

13. ACRLG, P40/C4, 5, François Hertel, « Notre Culture et ses retentissements possibles chez les autres Latins d'Amérique », *Rapport complet des Journées d'Amérique latine*, Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, p. 7. Il s'agit du texte prononcé par l'auteur au Congrès annuel de l'ULA.

utilisé pour apprivoiser cette nouvelle donne politique en redirigeant la solidarité qu'il sous-tendait de l'Europe vers l'Amérique.

L'utilisation de cet outil discursif n'allait pourtant pas de soi sur un continent en guerre contre le fascisme européen. Dans son article « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », Michel Lacroix explique l'émergence du discours de la latinité en Europe, en soulignant la double dimension d'un réseau superposant un cercle mondain formé d'artistes, de diplomates et d'intellectuels, à un autre à caractère idéologique plutôt fascisant¹⁴. À l'époque où la France renouait avec le Québec grâce au succès littéraire de *Maria Chapdelaine*, des publications parisiennes dédiées aux cultures latines, rassemblant des gens aussi différents que Charles Maurras, Gabriela Mistral et Gabrielle Roy, discutaient de l'identité canadienne-française en l'associant à la latinité. Au Québec, ces propos unissant les Latins du monde atlantique filtrèrent d'abord dans une publication dirigée par le chanoine Lionel Groulx, la revue *L'Action française* de Montréal¹⁵. Certains groupes radicaux de jeunes nationalistes montréalais proches du chanoine, dont les Jeunesses patriotes de Dostaler O'Leary, et les nationalistes de Québec du journal fascisant *La Nation* de Paul Bouchard, se firent les ténors de cette latinité canadienne-française. D'ailleurs, les membres des Jeunesses patriotes s'engageaient dans leur serment à lutter « pour la libération de [leur] peuple et pour le rayonnement de [leur] civilisation latine¹⁶ ». Les variations discursives, souvent contradictoires, des cercles mondains et idéologiques se prolongèrent dans l'Union des Latins pour finalement se fondre durant la guerre par une reconfiguration des éléments les plus corrosifs de manière à ce qu'ils répondent mieux à la nouvelle donne politique.

L'Union avait un lien direct avec le réseau latin de l'entre-deux-guerres grâce à deux de ses membres fondateurs : les frères Dostaler et Walter O'Leary. Au printemps 1939, ce dernier déménage au Mexique pour étudier



14. Michel LACROIX, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance. Le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 51-70.

15. Lionel Groulx mentionne d'ailleurs que c'est dans cette revue que l'Amérique latine reçut pour la première fois l'attention particulière d'une publication canadienne. Il écrit « [d]ès 1921, en l'enquête de la revue de *L'Action française* de Montréal, sur le "problème économique" dans le Québec, l'un des collaborateurs, Léon Lorrain [...] engage les siens à tourner résolument les yeux vers les marchés sud-américains » (« Le Canada français en Amérique latine », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association*, vol. 40, n° 1, 1961, p. 14).

16. ACRLG, P40/C2, 2, Documents officiels des Jeunesses patriotes du Canada français, carte de membres des Jeunesses patriotes.

à l'Université de Mexico¹⁷. L'état corporatiste mis sur pieds par le président Lázaro Cárdenas (pour administrer les mesures de justice sociale) ainsi que le nationalisme mexicain claironnant n'étaient certainement pas pour déplaire à Walter O'Leary, malgré le fort penchant à gauche du gouvernement révolutionnaire. Cárdenas venait d'ailleurs d'accomplir pour le Mexique une revendication des nationalistes québécois réformateurs : la nationalisation de la principale source énergétique du pays¹⁸. C'est toutefois dans les cercles conservateurs que fut développée en septembre 1939 une première version de l'association, connue sous le nom d'*Unión cultural México-Canada francés*, à la suite d'une suggestion de membres francophiles de la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Mexico. L'Union culturelle Mexique-Canada français regroupait des universitaires influents de la droite mexicaine qui se chargèrent d'organiser et de faciliter des échanges culturels estudiantins avec le Canada¹⁹. Au Québec, l'association changea de nom peu après l'établissement de la section canadienne-française à Montréal par Dostaler O'Leary, en janvier 1940, pour être connue sous celui d'Union des Latins d'Amérique²⁰. Les deux sections s'arrimèrent à des institutions respectées et bien établies en se plaçant sous la présidence d'honneur des recteurs respectifs des Universités de Mexico et de Montréal.

✦ ✦ ✦

17. ACRLG, P40/A, 1, Correspondance de Dostaler O'Leary, 18 juin 1931-30 juin 1944.

18. Dans ce cas-ci, le pétrole.

19. À la lumière de la recherche effectuée au Québec et au Mexique, je ne suis pas en mesure d'avancer un nombre approximatif de membres pour cette section mexicaine de l'association, la documentation étant insuffisante. Toutefois, le rôle joué par l'*Unión cultural México-Canada francés* dans l'organisation d'échanges étudiants est indéniable et fut relevé par la presse mexicaine. Pour une liste des membres fondateurs au Mexique, voir ACRLG, P40/C4, 1, documents officiels de l'ULA, 16 mai 1944-14 mars 1945. Pour des exemples de mentions de l'association par la presse mexicaine, voir ACRLG, P40/C4, 12, coupures de presse sur l'ULA, 17 mars 1941-31 décembre 1976.

20. L'association fut d'abord appelée l'Union culturelle des Latins d'Amérique. Elle laissa tomber l'adjectif « culturelle » vers la fin de la guerre. Selon Dostaler O'Leary, le mot « culture » fut rayé de l'appellation parce qu'il était sous-entendu par le nom « Latin », alors qu'un autre document explique la suppression par le fait que Mgr Maurault n'aurait pas aimé la connotation communisante de l'adjectif. Voir ACRLG, P40/C4, 1, documents officiels de l'ULA, 16 mai 1944-14 mars 1945 et ACRLG, P40/C4, 8, correspondance de l'ULA, 6 avril 1942-11 avril 1945.



Emblème de l'Union culturelle Mexique-Canada français.

L'emblème hybride mêle le blason fleurdelisé et la devise de la province à celui de la nation mexicaine, soit le combat entre l'aigle et le serpent posés sur un nopal.

En associant la nation canadienne-française à la puissance du nationalisme mexicain, les membres de l'Union voulaient sans doute symboliquement lui donner des ailes²¹.

La couleur académique de l'Union se reflète d'ailleurs dans la composition du premier comité exécutif de Montréal, composé d'universitaires et de professionnels : à la présidence, Dostaler O'Leary ; à la vice-présidence, Marcel Thérien ; à divers postes administratifs, des personnalités comme Jean-Marie Parent, Gilles Sicotte, Daniel Johnson, Jean Drapeau, Benoît Baril et Reynald Pelletier²². Ce lien privilégié avec les milieux universitaires fut fort utile, l'Union ayant bénéficié du poids politique du recteur de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, qui demeura un ferme défenseur de l'association face à certains détracteurs à Ottawa qui voyaient d'un mauvais œil les frères O'Leary mobiliser le discours de la

✦ ✦ ✦

21. Reproduction tirée de ACRLG, P40/C4, 1, documents officiels de l'ULA, 16 mai 1944-14 mars 1945. Il y a une copie de l'emblème de la *Unión cultural México-Canadá francés* dans le dossier et quelques exemples de son utilisation comme en-tête des lettres officielles de l'association au Mexique.

22. ACRLG, P40/C4, 1, documents officiels de l'ULA, 16 mai 1944-14 mars 1945. Dostaler O'Leary (qui avait fait des études universitaires en Europe) était alors journaliste à la Patrie ; Marcel Thérien, un diplômé de l'École des HEC était alors lieutenant dans l'armée canadienne ; Jean-Marie Parent (le futur président de la Commission royale sur l'éducation) était alors à l'Université de Montréal ; Gilles Sicotte (un professeur de langue à l'École des HEC) est devenu secrétaire de la légation du Canada en Argentine ; Daniel Johnson (futur premier ministre du Québec) étudiait à l'Université de Montréal et était délégué canadien à Pax Romana, le mouvement international des étudiants catholiques ; Jean Drapeau (le futur maire de Montréal) étudiait en droit à l'Université de Montréal et est devenu candidat pour le Bloc populaire pour l'élection provinciale de 1944 ; Benoît Baril était un des dirigeants nationaux de la Jeunesse étudiante catholique (JEC) ; finalement, Reynald Pelletier était de l'Université de Montréal.

latinité pour repenser l'intégration continentale en tissant des liens privilégiés entre le Canada français et l'Amérique latine.

L'UNION DES LATINS D'AMÉRIQUE DANS LA TOURMENTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE : UNE ASSOCIATION DÉRANGEANTE POUR OTTAWA

C'est en élargissant sa base universitaire, pour y inclure des gens de la petite bourgeoisie montréalaise et de la classe politique canadienne-française, que l'Union des Latins d'Amérique connut un vif succès au début des années 1940. L'association compta rapidement plusieurs centaines de membres pour en totaliser environ 1500 vers la fin de la guerre²³. En soi, ce fait est peu révélateur de l'importance de l'association. On devait sans doute participer aux activités de l'Union pour s'y divertir de façon respectable en temps de guerre ; le volet éducatif de l'association et les possibilités de réseautage qu'offrait l'adhésion à ce regroupement convainquirent sûrement les citoyens ambitieux de grossir ses rangs. Mais les activités et événements culturels qui y étaient organisés sur une base régulière sous-tendaient quand même un projet idéologique manifeste. C'est l'articulation de ce projet qui est intéressante, tout comme la réaction qu'il suscita à Ottawa suite à la médiatisation opportuniste des activités de l'Union.

Les instances dirigeantes du regroupement savaient attirer les projecteurs sur leurs initiatives, s'alliant à des personnalités publiques pour soutenir leurs activités. Dès 1943, on publicisa les réalisations suivantes : la distribution de publications, l'organisation de conférences publiques et d'expositions artistiques, la mise sur pied de comités d'accueil pour les diplomates étrangers et l'organisation de colloques pour discuter des enjeux liant le Canada français et l'Amérique latine (l'un de ces colloques se tint sous le patronage du premier ministre Adélard Godbout). Finalement, l'Union instaura aussi un bal annuel dont on se vantait qu'il « rassembl[ait] l'élite canadienne-française et la plupart des membres du corps consulaire d'Amérique latine²⁴ ». Des membres influents de la classe politique canadienne-française furent associés au mouvement dès ses premières rencontres. Par exemple, le comité d'honneur des Journées d'Amérique latine de 1943 regroupait entre autres : Mgr Olivier Maurault, à la présidence, le

✦ ✦ ✦

23. ACRLG, P40/C4, 12, coupures de presse sur l'ULA, « Chez les Latins d'Amérique 720 nouveaux membres dans cette association », 17 mars 1941-31 décembre 1976.

24. ACRLG, P40/C4, 1, documents officiels de l'ULA, Mémorandum historique préparé par le comité exécutif de la section canadienne de l'Union culturelle des Latins d'Amérique, 16 mai 1944-14 mars 1945.

sénateur fédéral Léon Mercier-Gouin et Oscar Drouin, alors ministre du Commerce de la province de Québec, à la vice-présidence, le ministre provincial de la Voirie, T.D. Bouchard, le secrétaire de la province, Hector Perrier, le secrétaire de l'Université de Montréal, Édouard Montpetit, et le président de la Fédération des chambres de commerce du Québec, Paul-Émile Poirier²⁵. Malgré un certain côté mondain qui pouvait lui donner un côté anodin, cette coopération entre des membres de l'élite politique du Canada français, des diplomates étrangers et des nationalistes radicaux notoires agaça au plus haut point certains membres du ministère des Affaires extérieures à Ottawa, car elle survenait moins d'un an après le controversé référendum sur la conscription.

Le sous-secrétaire aux Affaires extérieures de l'époque, Norman Robertson, demanda à ses lieutenants de tenir l'œil ouvert. Les conséquences potentielles de cette collaboration entre la classe politique et les nationalistes québécois d'abord, et ses liens avec les corps consulaires latino-américains présents à Montréal ensuite, inquiétaient une administration fédérale qui devait se faire tirer l'oreille pour établir des relations diplomatiques officielles avec des pays d'Amérique latine qui demeuraient dans la mire néocoloniale de l'Empire britannique. L'ancien procureur général de la Saskatchewan et premier ambassadeur canadien en Argentine, le libéral W.F.A. Turgeon, répondit à l'appel en faisant part à son supérieur de ses observations sur le sujet, recueillies au fil de discussions avec des relations bien renseignées²⁶. Il écrivit dans un mémorandum adressé au sous-secrétaire qu'il pensait qu'une association de la sorte pouvait servir les intérêts des membres extrémistes du Bloc populaire qui mettraient la latinité au service du séparatisme²⁷. Certes, développée sous la présidence du fondateur des Jeunesses patriotes – par surcroît auteur du livre *Séparatisme, doctrine constructive* – la rhétorique

✦ ✦ ✦

25. *Rapport complet des Journées d'Amérique latine*, Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, p. 1. Le comité est aussi mentionné dans une lettre de Pierrette Girardin à Manolita Gallagher (18 octobre 1943). Elle mentionne qu'il était composé « des personnes qui, d'une manière ou de l'autre, ont rendu de signalés services à l'Union » (ACRLG, P40/C4, 10, correspondance de l'ULA, 18 décembre 1943-6 décembre 1944).

26. Jean Désy fut le premier ambassadeur canadien nommé en Amérique latine, en 1941, au Brésil, plus précisément. Il fut suivi quelques mois plus tard par W.F.A. Turgeon, nommé en Argentine en juillet de cette même année. Malgré des demandes insistantes de la part du Mexique, le Canada n'établira des relations diplomatiques officielles qu'en 1944 avec ce pays. D. R. MURRAY, « Canada's First Diplomatic Missions in Latin America », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs*, vol. 16, n° 2, 1974, p. 153-172.

27. Bibliothèque et Archives Canada, RG25-A-3-b, vol. 5753, Union culturelle des Latins d'Amérique, Mémorandum préparé par William Ferdinand Alphonse Turgeon pour Norman Alexander Robertson, 16 février 1943.

panlatiniste pouvait effectivement être interprétée comme une astuce nationaliste pour jeter les assises d'un Québec indépendant. Cette possibilité avait d'ailleurs été considérée lors des premiers échanges épistolaires entre les membres fondateurs de l'Union²⁸. Mais ce radicalisme fut éliminé du discours officiel de l'association dès sa création à l'Université de Montréal au début des années 1940. Cette lecture fut aussi mise de côté par Turgeon : certains observateurs aguerris de la scène politique québécoise le convainquirent de l'inconsistance de cette option et de l'improbabilité que le Québec accède un jour à l'indépendance grâce à l'appui des autres nations latines des Amériques.

Par contre, Turgeon s'inquiéta des répercussions potentielles de ce discours sur la réputation du Canada et de l'Empire britannique. Il pensait que les discussions sur les filiations latines du Canada français pouvaient devenir dommageables pour les intérêts du dominion. Il expliqua :

De la façon par laquelle des associations de ce genre se présentent aux peuples des Amériques, il est fort probable qu'elles donnent l'impression que les Canadiens français constituent une race maltraitée et insatisfaite de son association avec des compatriotes anglo-saxons au sein d'un dominion britannique, et qu'au fond, tout ce qu'ils désirent est qu'un autre État latin voit le jour en Amérique²⁹. [Je traduis]

Insatisfaits de côtoyer leurs concitoyens anglo-saxons au sein de l'Empire britannique, les Canadiens français ? Robertson décida alors d'envoyer des informateurs pour assister incognito aux rencontres de l'Union. En temps de guerre, le discours identitaire canadien-français devait être maintenu sous haute surveillance. Il fallait particulièrement s'assurer que les récriminations faites au pays par les nationalistes québécois, à propos des inégalités sociales en particulier, ne puissent être médiatisées au-delà des frontières, surtout vers des contrées aux alliances incertaines. D'autant que cela aurait pu servir les intérêts de pays ayant des doléances à l'endroit du néocolonialisme britannique.

Pourtant, les interventions faites en 1943 lors des Journées d'Amérique latine n'étaient point vindicatives envers le Canada. En fait, le discours de la latinité fut invoqué avec enthousiasme par diverses personnalités

✦ ✦ ✦

28. ACRLG, P40/A, 1, correspondance de Dostaler O'Leary, 18 juin 1931-30 juin 1944 ; P40/A,4, Correspondance de Walter-Patrice O'Leary, 10 février 1937-30 août 1978 ; P40/C4.9, Correspondance de l'Union des Latins d'Amérique, 31 janvier 1940-27 mars 1953.

29. Bibliothèque et Archives Canada, RG25-A-3-b, vol. 5753, Union culturelle des Latins d'Amérique, Mémoire préparé par W.F.A. Turgeon pour N.A. Robertson, 16 février 1943.

provenant d'horizons idéologiques et politiques parfois fortement opposés, allant d'un ultranationaliste comme Dostaler O'Leary à un ardent fédéraliste comme T.D. Bouchard. Bref, un large éventail de personnalités publiques semblait s'accommoder plutôt bien de ce discours au Québec³⁰. Des adversaires politiques sur la scène nationale pouvaient ainsi se rejoindre dans cette construction identitaire transnationale pour discuter du devenir du Canada français loin des disputes partisans habituelles. Il est vrai que, dans la conjoncture du conflit mondial, le Québec ne pouvait guère être considéré comme entité autonome. Le discours de la latinité offrait le double avantage de permettre la réflexion sur l'altérité québécoise dans le contexte du conflit mondial tout en pointant vers le nécessaire recentrage continental de la politique extérieure du pays. Somme toute, cet outil discursif constituait un atout fort utile pour légitimer la survie de la différence canadienne-française en Amérique du Nord pour contrer les processus assimilateurs anglo-saxons. Non seulement la latinité permettait-elle d'ajouter symboliquement du poids aux Canadiens français dans le cadre de la démographie continentale en les associant aux centaines de millions d'hispanophones et de lusophones du Sud, mais cette construction identitaire pouvait aussi aider le Canada tout entier à se repositionner comme puissance médiatrice en Amérique.

Cette dernière façon d'entrevoir la raison d'être de ce discours finit par assouplir la position originelle du Ministère des Affaires extérieures. Rappelons qu'initialement les représentants du corps diplomatique fédéral désapprouvaient autant la présence d'un O'Leary à la présidence de l'association que l'appellation même d'« Union des Latins », puisque celle-ci excluait nominalement les Anglo-saxons de ses rangs³¹. Turgeon expliqua à Robertson qu'il était possible d'utiliser à bon escient la polyvalence de la latinité pour tirer avantage de ces paramètres identitaires. En fait, l'opinion d'un représentant de Sa Majesté Britannique parvint aux oreilles d'Ottawa : elle susurrant que la référence canadienne-française pouvait constituer l'as diplomatique caché dans le jeu de cartes de l'Empire. Turgeon dit au sous-secrétaire que l'ambassadeur britannique en Argentine lui avait confié :

✦ ✦ ✦

30. Jean-Charles Harvey représenta une exception notoire dans la province. Il critiquait le concept de latinité pour son association initiale avec l'extrême droite et pour son incorrection d'un point de vue racial, arguant que le manque de ressemblances physiques entre les Latins du Nord et du Sud délégitimait le concept. Au Canada anglais, plusieurs libéraux fédéraux, dont N.A. Robertson et W.F.A. Turgeon, s'opposèrent aussi à ce concept identitaire sur ces mêmes bases. Pour Harvey, voir Iris S. PODEA, *op. cit.*, p. 340. Pour Robertson et Turgeon, voir Bibliothèque et Archives Canada, RG25-A-3-b, vol. 5753, Union culturelle des Latins d'Amérique.

31. Bibliothèque et Archives Canada, RG25-A-3-b, vol. 5753, Union culturelle des Latins d'Amérique.

Il y a trois semaines, sir David Kelly, l'ambassadeur britannique ici, me révéla lors d'une discussion confidentielle qu'il avait beaucoup réfléchi à la « vocation » du Canada au sein de l'Empire britannique et au rôle qu'il peut jouer dans les Amériques. Il pense que la valeur stratégique du Canada réside dans sa capacité à accomplir une double tâche : d'une part, celle d'intermédiaire entre l'Empire britannique et les États-Unis ; d'autre part, celle d'intermédiaire entre l'Empire britannique et l'Amérique latine (c'est-à-dire toute l'Amérique au sud des États-Unis). La survie culturelle et les conditions de vie actuelles des 3 500 000 Canadiens français de culture catholique et latine, reconnue comme entité à part entière par le fait que le français est une des deux langues officielles du pays, sont des preuves du *fair-play* de l'Empire et de l'esprit de tolérance qui l'anime. Ces preuves démontrent de plus que les peuples latins n'ont rien à craindre d'une association étroite avec les Anglo-saxons puisque cela n'entrave pas leur épanouissement culturel (crainte qui existe en Amérique latine à propos des Américains)³². [Je traduis]

Ainsi, selon l'ambassadeur britannique, la rhétorique de la latinité pouvait contribuer à faire du Canada français le *poster child* des intérêts néocoloniaux. À Ottawa, on adopta graduellement une nouvelle attitude ; la latinité n'allait pas être utilisée aux seules fins impérialistes de Londres, mais aussi pour vendre la nouvelle position diplomatique indépendante du pays : celle de médiateur entre l'Amérique latine et les grandes puissances anglophones. L'Empire avait fait son temps en Amérique du Nord et le Canada acquérait son identité de *middle power* sur la scène internationale. Selon la logique du Ministère, la présence de Canadiens français – ces Latins du Nord – au sein des instances dirigeantes d'un pays majoritairement anglophone pouvait constituer un exemple utile pour promouvoir cette identité en Amérique latine et même faciliter les relations panaméricaines, car elle projetait l'image d'une collaboration juste et équitable entre sociétés anglo-protestantes et sociétés catholiques. De fait, la diplomatie canadienne en Amérique latine eut dès lors un visage résolument francophone. Les représentants de l'Union des Latins ne voulaient pas devenir les pantins d'Ottawa, mais ils ne demandaient pas mieux pour le Canada français que de pouvoir agir en tant qu'intermédiaires entre l'Amérique latine et l'Amérique du Nord anglo-saxonne. D'ailleurs, la première devise de l'association à Mexico était :

✦ ✦ ✦

32. *Ibidem.*

« Rapprochement continental entre Latins et Anglo-saxons par l'entremise providentielle des Canadiens français³³ ». [Je traduis]

MÉTAMORPHOSE D'UN DISCOURS. L'AMÉRIQUE LATINE, UN MODÈLE CULTUREL ET IDENTITAIRE ÉDIFIANT

À l'origine, les frères O'Leary envisageaient de s'opposer au fédéralisme canadien, au matérialisme américain et à la culture anglo-saxonne en général en y faisant contrepoids grâce à un bloc latin des Amériques. Toutefois, la guerre imposa une reconfiguration du discours où l'atténuation des tensions entre les cultures de l'hémisphère américain devint une condition *sine qua non* à la prise de parole. La bonne entente et la politique du bon voisinage étaient à l'ordre du jour. La plume acerbe du président O'Leary avant même d'être entendue publiquement dut faire place à une critique constructive du panaméricanisme. C'est dans ce contexte qu'il déclara lors d'un déjeuner-causerie organisé par l'association en 1943 :

Nous voulons vivre en Amérique du Nord, en tant que peuple français et catholique et nous voulons prendre la place qui nous revient. Nous sommes à la disposition de tous, Canadiens français comme Canadiens anglais, pour leur [*sic*] aider. Aux uns pour les faire pénétrer en Amérique du Sud, aux autres pour leur servir d'ambassadeur. Mais que personne ne prenne ombrage de notre affirmation et de nos positions. [...] Nous voulons continuer à entretenir avec les Anglo-saxons des rapports de plus en plus cordiaux, tout en tenant à affirmer bien haut notre caractère latin³⁴.

L'affirmation nationale canadienne-française était désormais circonscrite chez O'Leary dans une logique de bonne entente fraternelle avec les Canadiens anglais. Cette transition discursive représentait-elle une évolution idéologique sincère ? Constituait-elle un repli stratégique astucieux de la part d'un individu cherchant à refaire sa crédibilité et à éviter le destin d'un Camillien Houde ? Je ne crois pas qu'il s'agisse là des meilleures questions à se poser. Premièrement, il est difficile d'avancer une explication objective qui s'élève au-dessus de spéculations conjoncturelles ; deuxièmement, s'attarder ici à l'évolution intellectuelle des frères O'Leary fait bifurquer notre attention de

+ + +

33. ACRLG, P40/C4, 1, Documents officiels de l'ULA, « Acercamiento continental de latinos y anglosajones por intermedio providencial de los francocanadienses », Historique en espagnol de l'Unión cultural México-Canada francés, 16 mai 1944-14 mars 1945.

34. Résumé de l'allocation de clôture du président de l'Union, Dostaler O'Leary, *Rapport complet des Journées d'Amérique latine*, Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, p. 25.

ce qui est plus important : l'adaptation et la promotion de cet outil discursif dans le contexte bien particulier de la Deuxième Guerre mondiale. Pourquoi cet intérêt accru pour l'Amérique latine de la part de la petite bourgeoisie montréalaise ? Pour quelles raisons un nombre considérable de personnalités politiques influentes se rallièrent-elles à cette vision alternative de collaboration panaméricaine ? Pourquoi tant de gens embrassèrent-ils un discours identitaire, la latinité, qui était principalement l'apanage de l'extrême droite québécoise quelques années auparavant ?

La rupture des liens avec la France à la suite de sa défaite face à l'Allemagne nazie et l'affaiblissement général de l'Europe précipitèrent un questionnement existentiel au Québec. L'annonce d'un nouvel ordre mondial complètement dominé par l'Oncle Sam ne pouvait que rappeler la situation minoritaire incontestable du Canada français en cette terre d'Amérique. Plusieurs en vinrent à la conclusion que, pour survivre, le Québec devait se décrocher et tenter de s'inventer une géopolitique plus favorable à son épanouissement. De là l'idée d'arrimer la nation canadienne-française à une construction identitaire plus large. Le président de l'Union expliqua cette position en 1944 :

Il nous faut si nous ne voulons pas périr d'inanition et d'inertie au milieu d'une civilisation qui, si belle soit-elle, n'est pas la nôtre, ouvrir les f[en]êtres toutes grandes vers les espaces où l'on sentira souffler un vent rénovateur. Depuis que la France ploie sous le joug de la barbarie teutonnes, l'endroit tout indiqué pour nous – et je n'en vois pas d'autres – est cette Amérique latine si belle, si grande, si civilisée³⁵.

Cette promotion de la grandeur de la civilisation latino-américaine lui accordait le statut de modèle à suivre. Lors des événements organisés par l'Union, l'Amérique latine était invariablement évoquée comme un exemple culturel et identitaire édifiant pour le Canada français. En fait, cette référence servait une double cause en ce qui concerne la position subalterne des Canadiens français en Amérique du Nord. D'une part, les Canadiens français pouvaient espérer tirer profit de ce lien privilégié avec les républiques latino-américaines en invoquant des affinités latines dites « naturelles » au moment où le gouvernement fédéral établissait des relations diplomatiques officielles avec ces pays. D'autre part, le Canada français pouvait également espérer

✦ ✦ ✦

35. ACRLG, P40/C4, 6, Causeries, conférences et allocutions prononcées dans le cadre des activités de l'ULA, 9 novembre 1942-19 février 1944. Il s'agit du texte de clôture du président de l'Union, Dostaler O'Leary, lors des manifestations consacrées à l'Amérique latine en 1944.

capter (par association) à son profit une partie du capital symbolique produit par la vitalité artistique de l'Amérique latine et panser le complexe d'infériorité culturelle des Canadiens français par rapport à l'Amérique anglophone. Le président O'Leary affirma à ce sujet :

[L'] Amérique espagnole et portugaise [peut] nous offrir tout ce dont nous manquons tant sur le plan culturel que philosophique. Il y a en Amérique deux concepts de civilisation qui se complètent l'un l'autre : le concept latin et le concept anglo-saxon. Les Canadiens français, eux, appartiennent à la branche latine. Mais au point de vue culturel, il faut bien l'avouer sans fausse honte, nous avons encore beaucoup de chemin à faire. Nous avons besoin des Latins du Sud pour jouer un rôle qui soit digne de la civilisation française à laquelle nous appartenons³⁶.

L'américanité des représentants de l'Union revendiquait cette appartenance aux Amériques pour mieux se différencier de la culture anglo-protestante hégémonique en Amérique du Nord. Loin de délaisser le patrimoine européen du Québec, leur regard se tournait vers le sud de l'hémisphère pour y retrouver l'essence d'une culture latine héritée de la France, alliant ainsi continentalité et tradition.

Dès le début des activités publiques de l'Union, c'est en sa qualité d'ambassadrice pour le Canada anglais que la liaison latine fut légitimée. Comme l'écrivait Mgr Maurault :

Quand nous avons commencé, à l'Université de Montréal, ce mouvement de rapprochement entre les républiques latines et le Canada, nous nous sommes placés au point de vue catholique et français, parce que nous savions que c'était le meilleur, celui qui pouvait le mieux attirer vers nous nos cousins du sud. Personnellement, j'en reste convaincu et j'ajoute que tout ce que notre union fait en faveur de ce rapprochement, elle ne le fait pas seulement au nom de la province de Québec, mais au nom de tout le Canada, dont la province de Québec est partie intégrante³⁷.

Le sénateur Léon Mercier-Gouin alla encore plus loin, en 1943, en affirmant lors de ces Journées d'Amérique latine qui préoccupèrent tant Ottawa : « [n]ous avons le devoir dans cette œuvre de rapprochement avec l'Amérique

✦ ✦ ✦

36. Résumé de l'allocution de clôture du président de l'Union, Dostaler O'Leary, *Rapport complet des Journées d'Amérique latine*, Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, p. 24.

37. ACRLG, P40/C4, 10, Correspondance de l'ULA, 18 décembre 1943-6 décembre 1944, lettre de M^{sr} Olivier Maurault à Louis Bilodeau, 6 décembre 1944.

latine, d'être le trait d'union entre nos compatriotes de langue anglaise et de toutes les parties de l'Amérique auxquelles nous nous rattachons par les liens du sang, de la culture et de la foi³⁸ ». C'est par la culture que cette union Nord-Sud devait se matérialiser ; ce sont des imbroglios diplomatiques qui l'ont délégitimée.

ÉCHANGES ÉTUDIANTS ET DÉPOLITISATION DE L'ASSOCIATION

C'est le volet éducatif de l'association qui eut effectivement le plus d'impact. Le futur premier ministre du Québec et membre fondateur de l'Union, Daniel Johnson, affirmait d'ailleurs à ce sujet : « [a]ux étudiants et universitaires revient la charge de créer pour le peuple canadien-français, des relations autres que celles imposées par la géographie et la politique. Une union par la culture avec les peuples latins aidera le Canadien français à survivre³⁹ ». Ce projet eut néanmoins des effets ambigus. D'une part, des centaines de membres suivirent avec succès des cours d'espagnol à Montréal (des cours d'histoire de l'Amérique latine étaient aussi mis sur pied pour eux) et l'Union des Latins organisa quelques voyages d'études au Mexique tout en facilitant la venue d'étudiants mexicains au Québec⁴⁰. Ces actions encourageant la bonne entente Nord-Sud favorisèrent d'autre part un certain rapprochement avec Ottawa. Après quelques tergiversations, le gouvernement fédéral décida finalement d'apposer son sceau d'approbation sur ce volet éducatif, mais le brisa presque aussitôt pour mieux contrôler ses propres liaisons transnationales.

Le premier voyage organisé par l'Union à l'été 1944 suscita un tel intérêt que le gouvernement fédéral décida de déléguer un représentant pour souhaiter bon voyage aux étudiants se rendant au Mexique⁴¹. Lors des cérémonies de départ de la première cohorte de 125 étudiants québécois, Louis St-Laurent, alors ministre de la Justice et procureur général du Canada, fit un discours qui démontre bien l'enthousiasme initial :

Vous partez en voyage, vous partez en mission : [...] Aux Mexicains,
vous apprendrez, s'ils ne le savent déjà, qu'en notre pays cohabitent

+ + +

38. Extraits de l'allocation du sénateur libéral Léon Mercier-Gouin lors des Journées d'Amérique latine, *Rapport complet des Journées d'Amérique latine*, Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, p. 5.

39. Discours de Daniel Johnson intitulé : « Collaboration entre étudiants latins dans Pax Romana », *Ibid.*
40. ACRLG, P40/C4, 3, Programmes d'activités de l'Union des Latins d'Amérique 23 janvier 1942-25 janvier 1945, Comunicado n° 1 a los miembros de la Misión Cultural Mexico-Canadá.

41. *Reportage n° 71*, Office national du film du Canada, 1944.

deux races, deux cultures, des religions différentes. [...] Vous leur direz combien nous voyons d'un bon œil l'établissement de ces contacts. [...] Le gouvernement canadien, qui attend beaucoup de votre groupe, vous souhaite un excellent et fructueux voyage⁴².

Les voyages d'études organisés par l'Union recevaient une couverture médiatique digne des missions diplomatiques officielles. Un journal mexicain affirma même que « [l]es relations entre Mexicains et Canadiens français sont le ciment d'une amitié permanente, les hommes réalistes et prévoyants y travaillent pour favoriser la paix interaméricaine et le progrès de nos peuples respectifs⁴³ » [Je traduis]. À la faveur du voyage de 1944, dont faisait partie le futur premier ministre du Canada Pierre Elliot Trudeau, l'Union vit son rôle d'intermédiaire reconnu non seulement par Ottawa, mais aussi par le Mexique, l'Université de Mexico ayant alors octroyé sa plus haute distinction honorifique au recteur de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, et au président de l'Union, Dostaler O'Leary⁴⁴. De plus, les aspirants successeurs au président mexicain, Miguel Alemán et Maximino Ávila Camacho, s'assurèrent de recevoir personnellement les ambassadeurs culturels du Canada⁴⁵.

Évidemment, les porte-parole de l'Union des Latins d'Amérique s'enorgueillirent de cette situation. Mais en coulisse, le voyage au Mexique de l'été 1944 représenta le chant du cygne d'une politisation des échanges culturels si chers aux membres fondateurs. En effet, selon les diplomates canadiens, des malentendus protocolaires ternirent le but de la mission culturelle⁴⁶. Le recteur de l'Université de Montréal expliqua :

Notre groupe Canada-Mexico était composé en grande majorité de Canadiens français. En nous entendant parler français, les Mexicains crurent que la Marseillaise était notre hymne national ; ils le crurent d'autant plus facilement qu'ils ne savent ni *O Canada* ni *God Save the King*. Or, notre groupe d'étudiants avait un caractère semi-officiel de Mission de bonne entente ; il était accompagné de deux très

✦ ✦ ✦

42. ACRLG, P40/C4, 11, Bulletin de l'ULA, *Le bulletin de l'Union des Latins d'Amérique*, vol. 7, n° 29, 31 janvier 1950.

43. « Las relaciones entre francocanadienses y mexicanos son los cimientos de una amistad permanente, los hombres realistas y previsores la hacen y harán servir para la paz interamericana y el progreso de nuestros pueblos. » « Acercamiento estudiantil », *Excelsior*, 5 janvier 1945, (notre traduction).

44. ACRLG, P40/C4, 12, Coupures de presse sur l'ULA, 17 mars 1941-31 décembre 1976, « Au Mexique avec l'Union culturelle », *La Patrie*, 21 août 1944.

45. Bibliothèque et Archives nationales du Canada, RG-25 vol. 3275, Visit to Mexico of group of Canadian students, June 1944, January 1945, Summer 1945, « Report on activities relating to the student mission by Ambassador W.F.A Turgeon », 14 août 1944.

46. *Ibid.*

obligeants consuls du Mexique et, quelquefois, de notre ambassadeur du Canada ou de notre chargé d'affaires : il dut paraître souvent dans des milieux gouvernementaux ou dans des fêtes publiques. Est-ce qu'un esprit malin poussait les fanfares et les orchestres mexicains à jouer la Marseillaise quand nous étions là ? En tout cas, chaque fois, une espèce de panique s'emparait du corps consulaire et plénipotentiaire⁴⁷.

La réaction d'Ottawa fut d'autant plus alarmée que ces imbroglios arrivèrent au début d'une révolte contre le principal allié de l'Union des Latins à Mexico, le recteur de l'Université nationale autonome du Mexique, Rodulfo Brito Foucher⁴⁸. La fin du voyage d'études fut d'ailleurs compromise par les violences entre étudiants de gauche et les troupes du recteur, ce qui entraîna l'annulation de plusieurs cours. Lorsque la diplomatie canadienne fit son rapport aux instances dirigeantes à Ottawa, elle fut prompte à pointer du doigt les éléments jugés subversifs au sein de l'Union et exigea leur démission⁴⁹. Le gouvernement décida dès lors de se montrer beaucoup plus vigilant avant d'entériner une telle initiative québécoise à l'étranger. De plus, on fit pression pour que l'Union des Latins cesse d'aborder des dossiers politiques controversés, comme le devenir de la nation canadienne-française ou l'élaboration d'une politique extérieure pour le Québec. Dostaler O'Leary renonça peu après à la présidence de l'association et le nouveau président, le colonel Urgel Mitchell, déclara à la radio que l'association éviterait désormais les polémiques et demeurerait politiquement neutre⁵⁰.

La diplomatie canadienne blâma aussi le gouvernement mexicain à mots couverts, puisqu'elle jugeait que le Consul général mexicain à Montréal, Carlos Calderón, s'était en partie rendu responsable des imbroglios en donnant une crédibilité inopportune aux organisateurs de l'Union des Latins⁵¹. Qu'à cela ne tienne, Carlos Calderón et Rodulfo Brito Foucher furent honorés au Québec pour leurs efforts en faveur d'un rapprochement

✦ ✦ ✦

47. Olivier MAURAUULT, *Le Mexique de mes souvenirs*, Montréal, Éditions des Dix, 1945, p. 146-147.

48. Maurice DEMERS, « The Poetics of Student Exchanges. Meeting the Local "Other" Abroad, Receiving the Exotic "Cousin" Home », « Pan-Americanism Re-Invented in Uncle Sam's Backyard. Catholic and Latin Identity in French Canada and Mexico in the First Half of the Twentieth Century », Université York, 2010.

49. Selon toute vraisemblance, les deux séries d'événements ne sont pas directement liées. Néanmoins, des gens bien placés exigèrent des explications sur la situation au Mexique et sur les raisons des quiproquos. Voir, entre autres, Bibliothèque et Archives nationales du Canada, RG 25 vol. 3275, Visit to Mexico of group of Canadian students, June 1944, January 1945, Summer 1945, Mémoire pour le Dr. Keeleyside, 3 août 1944.

50. Iris S. PODEA, *op. cit.*, p. 342.

51. « Report on activities relating to the student mission by Ambassador W.F.A Turgeon », *op. cit.*

Mexique-Canada français⁵². On souligna même que c'était grâce à l'intervention du consul mexicain que le gouvernement fédéral avait décidé de lever l'interdiction de communiquer en français entre le Mexique et le Canada durant la guerre⁵³. Malgré ces pieds de nez, la portée politique des activités de l'Union s'amoindrit après à la démission de Dostaler O'Leary. Cependant, plusieurs anciens membres de l'Union se retrouvèrent dans les circuits diplomatiques et une certaine critique de l'hégémonie continentale anglo-protestant, se prolongea dans les études latino-américaines avec la publication au Québec de la première synthèse historique de la région par Dostaler O'Leary en 1949⁵⁴. Mais le discours identitaire développé durant le conflit mondial s'atténua au sein de l'Union alors que l'association glissa de façon plus marquée vers les mondanités. On ne favorisait plus nommément un rapprochement entre Latins, mais un rapprochement entre le Canada et l'Amérique latine. Ainsi, au tournant de la décennie, l'Union des Latins d'Amérique cessa de véhiculer une lecture originale de l'américanité québécoise.

L'utilisation de la référence latino-américaine perdura dans certains mouvements de la gauche québécoise. Dans les décennies subséquentes, l'Amérique latine offrit maints exemples de modèles alternatifs de développement et d'hommes forts bravant les diktats états-unis au nom d'une plus grande indépendance. Certains devinrent des symboles, comme Fidel Castro et Ernesto « Che » Guevara, qui inspirèrent d'autres luttes au Québec dans les années 1960. L'image de l'Amérique latine que véhicula l'Union dans la Belle province des années 1940 fut donc porteuse d'espoir : d'une part, elle permit à ceux qui cherchaient de nouveaux alliés culturels d'imaginer une géopolitique plus favorable à la pérennité de la nation ; d'autre part, l'évocation de l'Amérique latine permit aussi l'élaboration d'un schème de référence puissant servant à dénoncer les injustices sociales créées par la domination des grands pouvoirs financiers. Le nationalisme pouvait désormais se situer à gauche et braver l'hégémonie économique anglo-



52. Brito Foucher reçut même un doctorat honoris causa de l'Université Laval après avoir vu son rôle souligné au préalable à l'Université de Montréal. *Le Canada français*, vol. 33, n°4, décembre 1945, p. 297-298.

53. « Adieux de M. Calderón », *La Patrie*, 27 mars 1944.

54. Par exemple, Dostaler O'Leary écrit : « Pendant plus d'un siècle, l'Amérique latine s'est épuisée en luttes intestines, en guerres fratricides qui firent d'elle une proie facile pour l'impérialisme nord-américain [...] confinant la latinité américaine au rôle de subalterne du Yankisme [...]. L'Amérique latine mérite plus que de demeurer éternellement une colonie économique de puissants groupes financiers étrangers » (Dostaler O'LEARY, *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine*, Montréal, Éditions latines, 1949, p. 355, 390-391).

saxonne, l'histoire latino-américaine le démontrait bien⁵⁵. On peut dire qu'en regardant au-delà des grands axes impériaux imposés par la géographie et l'histoire, l'Union des Latins aura fait entrevoir la possibilité d'une solution à la solitude canadienne-française en cette terre d'Amérique. Mexico, Buenos Aires et La Havane n'influencèrent jamais de façon aussi directe le Québec que Paris, Londres, Rome et Washington. Néanmoins, l'image de cette Amérique latine comme sensibilité subsidiaire à l'altérité canadienne-française dans les Amériques allait non seulement perdurer, mais aussi aider à ouvrir les frontières identitaires du Québec, celles de ses sempiternelles références impériales et néocoloniales.

✦ ✦ ✦

55. Si Dostaler O'Leary contribua à la transformation du nationalisme dans les années 1950 – entre autres par son action au sein des Chevaliers de la table ronde – il ne fut pas un acteur vraiment influent dans la décennie subséquente, étant décédé en 1965. Walter O'Leary, toutefois, participa à l'émergence du néonationalisme en étant un organisateur et un candidat du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) à la fin des années 1960. Je remercie particulièrement M. Gérard et Mme Aline DeGuire, ainsi que Mme Gratia O'Leary d'avoir partagé leurs informations à ce sujet lors d'entrevues effectuées à Montréal en février 2006.